

RECUEIL

50 nuances de nous

De l'enfance aux folies, de la nuit à la lucidité

Céline Vincent

DE
L'ENFANCE

AU SOMBRE DE LA LUNE

J'ai perdu ma plume, j'ai volé celle de Pierrot
Ce petit con au clair de lune, encore un qui endort les marmots.
Je n'en sortirai pas une comptine de sa plume à ce blaireau
C'est moi l'encre du crime lui je le fume et ceux qui dorment trop tôt.
Pourtant je voulais écrire une plume
Mais j'ai perdu mes mots
Mes espoirs s'enrhument
Au vent de mon stylo.
Faut dire que l'enclume qu'on se fout sur le dos
C'est de la douceur agrume qui pique jusqu'aux os.
Me reste la berceuse une peine à bercer
Un reste d'amertume de ce monde si laid
Où si t'as pas de thunes il te faut crever
Aux pieds de ceux que tu emplumes de ta pauvreté.
Vaut mieux que je rende la plume à l'ami Pierrot
Qui me laisse dehors, seule avec mes maux.
J'ai beau le supplier d'un amour de dieu
Lui dans ses prières y en a que pour ses yeux.
Il reste la voisine mais elle est facho
C'est dans les paroles des chansons de marmots.
De la droiture des bottes et des lois divines
L'avenir à titre posthume, ça c'est de la comptine.

JEU DE RÔLES

C'est difficile de jouer avec les lettres.

Le D ne pense qu'à jouer ou à prendre le T. Le G est possessif et y en a qui ne manque pas d'R. Le H te fout en vrac et le V ne peut pas s'empêcher de gueuler « Victoire ». Quant au X ? Il ne pense qu'au Q mais si on veut s'occuper de son K on peut compter sur le i pour faire le point. Le Y veut devenir français et le O vole bas. Des N partout et plein de ci devant J. Heureusement il reste M pour un peu de P. Le W a le don d'ubiquité et celles qui restent sont trop difficiles à placer sans vous laisser bouche B. A non vraiment, C pas facile de jouer avec L.

TANT PERDU

Tu te souviens de quand on était même le goût que ça avait la vie ? Ça explosait en bouche et écorchait les genoux. Ça donnait le rire facile et la larme encore plus. T'avais le cœur qui frappait à l'inconscience à tenter la mort pour un jeu ou se croire fort. Y avait pas de demain et des vieux tout autour. Y avait le souffle haletant, l'inquiétude de tout et la peur de rien. Y avait le bonheur espiègle et des bonbecs dans les poches, des baisers volés, des jupes soulevées, des beignes collées. Y avait le mot qu'on se faisait passer dans le dos de la maîtresse, pas qu'on avait des choses à se dire mais plein à partager. Y avait les fêtes foraines et les tirettes à 10 francs qu'on essayait de démonter plutôt que de mettre une pièce dedans. C'était le temps des premières, des amours comme des haines et des connaissances avec soi-même. C'était le temps où y en avait et où on se plaignait de s'ennuyer. C'était le temps où on se disait que quand on serait grand, on le serait vraiment.

CONTRE TEMPS

Du temps où j'étais sous ta jupe je voudrais revenir. Quand elle tournoyait dans les vacarmes des cités pour m'offrir le silence de ta sérénité. Du temps où le bisou magique suffisait à guérir je voudrais revenir. Quand mes plaies aux genoux cicatrisaient grâce aux tartines de confiture et que mes larmes séchaient dans tes éclats de rire. Du temps de l'ignorance je voudrais revenir. Quand le cowboy et l'Indien étaient toujours copains à la fin, que je ne savais rien. De ce temps-là aujourd'hui j'ai faim. De sa folle simplicité et son avidité de l'essentiel. De ce temps où l'on grimpe aux arbres plutôt que de les abattre. De ce temps où l'on joue à saute-moutons plutôt que d'en être un. De ce temps où les monstres sous le lit ne finissaient pas dans mes bras.

Mais le temps n'est qu'une fuite en avant et n'accepte qu'à contre courant que les wagons à souvenirs. Je prends donc l'embarcation et convient le présent pour la route. Je tiens à lui présenter les douces odeurs de la naïveté que dégagent les cheveux en bataille et les mains dans la boue. Je tiens à ce qu'il rencontre la ferveur des possibles et les rêves d'enfants, je tiens à son génie pour lui présenter mes vœux.

Celui de sauter à pieds joints dans les flaques, de m'émerveiller d'un rien et des écorchures sur les mains. Celui des cabanes dans les arbres que je ferai pousser, de la patience de la branche et du frémissement des feuilles pour l'enfance. Le vœu du chocolat qui s'étale sur les doigts et de m'en mettre partout, des récrés pour les bonbons et des copains pour de bon. Celui de la marelle pour sauter dans le ciel et ne pas compter jusqu'à trois pour atteindre le soleil. Celui de l'insouciance qu'offre la seule option d'être en vie, du mercurochrome sur mes genoux et retrouver comme terrain de jeux les herbes folles. Je ne veux plus rien savoir du monde et l'aimer pour de vrai, comme quand je dévalais les forêts et qu'il y avait plus de demain que de passé.

RENCONTRE DU MÊME TYPE

Des lutins dans les troncs des arbres, des fées dans les feuillages, un chemin se dessine au milieu de cette forêt sans âge. Je le suis ou c'est lui, tortueux ou c'est moi, il va tout là-haut et moi aussi. La marche est bonne, le but sans importance, j'entends le rire des lutins et l'effeuillage des fées. Il me semble le voir maintenant ce sommet, orné d'une silhouette semblant m'attendre. J'y vais les pieds dans le sable, les poumons en plein air, en haut de la montagne j'ai rendez-vous avec la terre, peu-importe si y a déjà une invitée.

- Bonjour

- C'est la nuit

- Bonne nuit ?

- On s'en fout.

- Qui es-tu ?

- Toi

- Pourquoi ?

- J'ai pas choisi. Je suis ton passé et je cherche l'entrée de ton présent. Tu ne reconnais pas tes 15 ans ?

- J'ai déjà du mal à connaître mes 40.

- J'ai pourtant besoin de savoir.

- Quoi ?

- Que sont devenus les autres, savoir si je redescends ou si j'arrête là, savoir si ils sont encore nombreux les monstres, si ça vaut le coup de les terrasser ou si c'est mieux de se laisser bouffer.

- Oui ça me revient. Je me souviens de mes hésitations à continuer la vie, elle paraissait si noire avec ses chemins qui puait la pisse. Des monstres y en a plein, déjà un en chacun de nous, celui qu'on nourrit de rage, de haine, de jalousie, de vanité, celui qu'on habille d'une robe de juge et qui suce à même le foie notre amertume. C'est celui là surtout qu'il faut tuer et en plus c'est facile. Suffit de plonger les mains dans plein de couleurs et d'en badigeonner partout les murs, suffit de mesurer l'idée et de mettre son courage à la même taille, suffit de peu et d'en être heureux, suffit de lire et d'écrire, suffit de mettre le futur bien trop loin du présent, suffit de choisir sa famille et de s'en faire une amie, suffit d'obliger le bonheur à se pointer tous les matins en affublant chaque

réveil d'un sourire, suffit de se dire qu'on est pas là pour longtemps, suffit d'être fier d'un poing levé, d'une tête haute et d'un dos droit, suffit d'avoir la craie pour tracer ses marelles et des plumes pour se fabriquer des ailes.

- Tu veux m'apprendre à voler ?

- T'es pas là pour ça ?

- Plutôt pour apprendre à vivre.

- Les pieds sur terre ou la tête dans les étoiles ?

- A toi de me dire quoi choisir.

- Commence déjà à ne pas demander aux autres tes choix.

- Tu n'es pas les autres tu es moi.

- Personne n'est jamais vraiment soi, c'est un cadeau que l'on s'accorde rarement, si tu veux vraiment apprendre à vivre commence par t'offrir ce présent. Dépouille toi de tes colères, de tes peurs, donne à ton esprit un peu de confiance et à ton corps de la clémence, sais-toi petit et vois grand, défie les impossibles et refuse autant que possible les rêves qu'on te vend.

- Comment je vais faire tout ça ?

- En grandissant.

- Bref. A 15 comme à 40 je ne sers à rien.

- Pourquoi voudrais-tu servir à quelque chose ? Tu n'es pas un objet. L'humain n'a aucune utilité. Il ne sert à rien, il est simplement être, alors sois et laisse l'utilité au tire-bouchon et aux bouteilles de vin.

- C'est complètement con ce que tu dis.

- Je te rappelle que nous sommes au sommet d'une montagne, que le chemin est en sable et que des lutins se marrent en regardant des fées se foutre à poil. Tu es dans un rêve, dans le mien ou moi dans le tien, dans ta tête ou la mienne, tu m'étonnes que ça soit con.

- On s'oubliera au réveil ?

- Non. Ça fait bien longtemps que je t'ai appris à ne rien oublier de tes nuits.

TOURNEZ MANÈGE

J'ai les idées qui jouent à la balançoire, tracent des marelles à la craie sur tous les toits du monde plaçant le ciel au bon endroit et enchaînent à chat perché. J'ai les idées gamines et même parfois espiègles, qui tirent la langue et sautent dans les flaques d'eau incapables de se dévêtir de la simplicité de l'enfance. Quand vient l'heure du goûter j'ai les idées gourmandes et l'envie de te dévorer, le ventre en alerte et un monde à croquer. Mais c'est quand vient le soir qu'arrivent les idées noires. Celles d'ailleurs qui n'en sont plus vraiment mais qui s'habillent des fantômes survivants. Le combat de l'insouciance et de la vie à pleines dents est souvent vain quand vous avez pris l'habitude de bercer les horreurs dans vos bras.

On parle et voilà que vient la nuit, avec elle les idées sont finies, prêtes à renaître différentes et nouvelles dans les rêves ou les insomnies. Elles donneront au matin le droit de choisir sa cabane et son monde à croquer, le choix du jeu et des envies d'aimer.

DEPART IMMÉDIAT

- Tu viens ?
- Où ?
- Je ne sais pas.
- Quand ?
- Maintenant c'est trop tard alors tout de suite.
- Pourquoi ?
- Pour rien. Et s'il te faut une raison donne lui celle du geste et de sa beauté, comme ça dans la seconde pouvoir tout planter.
- C'est plutôt se couper l'herbe sous le pied !
- Non. C'est se coller des ailes dans le dos.
- Comme un ange ?
- Non ! Comme un oiseau. Un qui se pose sur les branches pour chanter, qui joue à cache-cache dans les nuages, qui suit le soleil sans se brûler et qui chie sur la tête des fabricants de cages.
- Arrête j'ai le vertige.
- J'espère bien et je te donnerais bien plus si t'arrêtes de parler et d'avoir de la vie seulement une idée.
- Et la gravité terrestre qu'est-ce que tu en fais ?
- Je la noie dans l'urgence de t'apprendre à voler.

POUR UN PEU

Je n'ai besoin que d'un peu d'air dans mes poumons et du vent dans mes cheveux, besoin que d'un peu de pain puis du vin pour garder de l'ivresse l'envie d'aimer. Je n'ai besoin que d'un livre à lire et d'un autre à venir, besoin que de musique et de silence, des rêves à suspendre à mes jours et des envies pour mes nuits. Je n'ai besoin que d'un monde qui n'existe plus, loin des avoirs et des faux-semblants, du plastique du ciment, des courses à nos pertes et des paix armées. Je fais vœu du soleil et du sable, de la terre et des fleurs, de l'écorce et des arbres, des sommets et de la mer, des forêts, des déserts, de ce monde oublié parce qu'il ne suffit plus. Que demain nous enlève le trop et nous permette de savoir que c'est assez.

O²

A l'affût de la bulle d'air, de l'oxygène, du cri libérateur et des poumons décuplés. J'étouffe, je suffoque, le souffle court, mes yeux s'écorchent sur l'acier qui transperce le ciel, ma peau s'effrite et le vent pollué l'éparpille aux quatre coins de ma boule au ventre. Partir où rien n'existe si ce n'est l'idée à inventer, se réveiller au bord d'un corps dont on aime surtout l'esprit et n'avoir pour souvenirs qu'un futur à fabriquer. J'étouffe, je suffoque, mon souffle court après mes insensées envies et mes urgences libertaires, refusant du monde la norme et les résignations. J'assigne alors mon inconscience à la barre des impossibles, me tricote une peau avec des bouts d'idéaux et évite désormais les âmes sous masque à oxygène, ternes et satisfaites de cet air superficiel.

ABRACADABRA

Invente-moi des lois qui permettent l'infraction, des idées comme des atomes en fusion, des folies et s'il te plaît, rions. De cette tristesse, de ces carnages, de ces vides qui aspirent, des avens décrépis. Rions de ça et de nous aussi. De nos tristesses qui font nos importances et de la lucidité de nos désillusions. Donne-moi du rire et je t'offrirai les raisons d'abandon pour partir à dos de licorne ou d'hippocampe à la recherche du sable et du grain dans les machines, à la fuite du rien et à l'envie de tout, à l'urgence de s'en foutre et à la santé de l'éphémère.

Invente-moi l'adulte qui ne renie pas l'enfant qui lui a pourtant donné vie, invite moi demain puisque tu m'aimes aujourd'hui.

Ô FEU

J'attends l'étincelle qui enflammera les vapeurs d'alcool. Je fabrique le feu en frottant le désarroi aux impuissances. Je trinque à la santé des morts et j'enivre les souvenirs des vivants. Dans l'anesthésie des pensées je vide les accrocs aux instants heureux, rapièce les bonheurs anciens et j'invite l'amnésie à enfin prendre place. Dans l'oubli des violences et des insensés, je sens la flamme naissante prête à offrir l'incandescence. Je m'invente pyromane dans les réalités noyées et je m'offre l'incendie des fantômes, la chaleur des lâcher prise et l'hypnotique beauté d'un feu qui danse.

CORRESPONDANCE

A mes fantômes.

Je vous mènerai sur une montagne pour vous permettre la mort et m'offrir la vie. Dans cette fin de vous viendra le début d'un rien essentiel et salvateur. Vos poussières seront les engrais d'un potager patient qui nourrira mon corps et les livres l'esprit. Je ne saurais plus rien du monde, je serai lui, dans le silence serein, loin du bruit des morts.

Là-haut je vous pardonnerai les nuits hantées et les bonheurs refusés. Vos linceuls immaculés seront tissés de vos alarmes à mes oreilles pour me donner le goût de la rage et des détresses humaines. Vous voir danser, me transpercer, sans la peur de vous, juste de ce que vous m'annoncez. Des baves de crapauds qui plombent les colombes, des venins sans antidotes, des haines cajolées dans les bienséances des mondanités, des meurent de faim, des meurent de peur, des meurent d'espoir, des meurent d'amour. Un avenir nécrophage, des cercueils toujours plus chers et des vers débordés.

J'ai tenté les exorcismes mais ils butent sur la blancheur de vos habits et s'avale dans vos orbites leur impuissance. J'ai le concret de vos abstractions et berce votre néant défini dans le temps qu'il nous reste.

Pour vous j'ai l'amour de ma haine à me tenir ainsi en vie, dans la colère et la naïveté des espoirs. Mais je vous dois un merci car de vos agressions naissent mes vœux de paix sans condition.

Pour tout cela et rien d'autre encore, pour le respect que je n'ai pas, je vous mènerai sur une montagne pour m'offrir la vie et à vous, l'oubli.

AUX FOLIES

AU-DELÀ

Au-delà des bombes et des carnages

Au-delà des maladies et du bruit des morts

Au-delà des absences et des mauvais présages

Au-delà des manques, de l'ironie du sort

Au-delà de tout et du fait que nous mourrons

Nous nous lèverons demain pour les rêves que nous faisons.

RECTO / VERSO

Allant vers, allant droit. Laisser couler le long de la colonne les larmes incontrôlables et noyer les chagrins dans nos traces indifférentes. Allant vers, allant droit, la gueule de travers et l'envie à cet endroit. Débarquer les poids morts des souvenirs et au-delà. Coudre des ailes aux oreilles et se laisser murmurer le vent. Offrir à la raison du cœur et aux impossibles le courage. Quitte à être infime et poussière autant voler quelque part entre les absolues libertés et les moyens d'y arriver.

ENCHEVÊTREMMENT

J'ai ma liberté dans tes choix de vie. L'autre est le réel de mon libre idéal. J'aime les avis qui se contentent, les manières d'exister, les folies assumées, les alcooliques utopistes et les sobres d'esprit, le fidèle aux prières et celui pour qui dieu est mort. J'ai ma liberté dans la tienne, dans ceux que tu aimes, dans ce que tu aimes, dans ce que tu sèmes. Aux vents. Des contraires. Peu importe. Tant que tu n'as dans tes poches que des graines de paix et que ta liberté a besoin de la mienne pour exister.

INVITATION

Viens on s'en fout. Prends tes folies dans tes poches et on verra comment le jour nous porte. Viens. On va faire des bulles de savon sur les toits des montagnes, les regarder flotter et les laisser nous apprendre la légèreté. Viens, on s'en fout du temps qui passe droit vers notre trou. Prends juste ta dose d'oxygène pour avoir le souffle du voyage, sans la route, sans le sens, pour une envie, pour le départ. Viens, on va chasser le dahu pour trouver des fraises des bois, faire des cabanes dans les branches pour ne plus toucher terre et vider nos idées noires dans des pots de peinture. Viens on s'en fout de se cramer l'avenir pour s'offrir un maintenant loin du grave, du responsable, du raisonnable. Viens. On va faire des bombes à eau pour noyer les vraies et rire aux éclats avant d'y voler. Viens on s'en fout des factures, des fractures, des cassures. Viens on va se réparer les os et la peau dans l'inconscience des lents demains. On va se soigner le bonheur au bord des mondes sans regarder à l'intérieur. Allez viens on s'en fout. Il est temps de vivre à présent.

ROUGE

Trouver dans la folie les raisons des insoutenables qui soudoient les bonheurs déraisonnables de trouver quand même beau le monde dans les excréments de l'humanité. Inviter la vie dans une autre réalité quitte à trancher à vif sur les fatalités. S'imaginer géant et se savoir petit. Subjuguer l'inconscient et crever d'être en vie. Arracher les fleurs que si l'on aime faner et offrir en bouquet des brins de sérénité. Dans les crachats vaniteux d'hémoglobine de ceux qui ont des certitudes naviguent à flots les globules des possibles insolences, des rages et des solitudes.

EN RETARD

À l'heure où les prières font des balles dans les têtes, où les bourgeois parisiens s'encanailent d'insultes pour illustrer la vulgarité de leurs intolérances, à l'heure où la gangrène bouffe, la haine étouffe et l'ignorance éclabousse, à l'heure où le travail ne suffit même plus à payer ton cercueil, à l'heure où les luttes sont louées à la journée, à l'heure où la grandeur de l'Europe tient aux barbelés de ses frontières, à l'heure de la lobotomie éducative effective, à l'heure où les trois quarts de la planète crèvent de faim pendant que le reste soigne sa glycémie et son cholestérol avec de la bouffe préfabriquée en pompes funèbres, à l'heure où les nombrils infectés sont ravis de se complaire dans leur propre pus, à l'heure du moins pire, à l'heure des répressions outrancières et des amnésies historiques, à l'heure où la misère s'égraine encore dans le caniveau, à l'heure des toubibs comme sponsors de labos pharmaceutiques, à l'heure des 35h sous prozac et des nuits sous valium, à l'heure des ouvriers en prison et des patrons en goguettes, à l'heure des fleurs des champs qui fleurissent au cancer, à l'heure des fanatiques aux idées courtes et explosives, à l'heure d'un monde en perte et du courage à trouver, j'ai décidé de niquer le coucou de l'horloge.

ÉCRIT VAIN

J'ai envie de poésie sans rime, des mots sans queue ni tête pour prendre pied. Suspendre l'envol des vols de vies, d'espoirs et d'envies. Des mots assoupiés dans la sérénité et la paix. Des armes d'encre et de papier, supports des libertés. J'ai envie de poésie insensée pour encenser la folie. Hurler de silence, frissonner de paix, épuisée d'aimer. Je veux des mots aveugles et sourds, lourds de légèreté. Habiter dans le non-sens, déjouer leurs violences, ponctuer de bonheur, guillemeter les malheurs, essuyer sur les pages leurs pleurs. Je veux de la poésie incompétente d'explication, laisser la mine effacer le crime, séduire le rien, ce néant des possibles. Faire valser les lettres sur un rock en diable et présenter les maux de l'être à l'écrivain. Mais je ne sais pas. Je vais laisser mes plumes à l'écrit vain.

JEU DE MAINS

De la droite j'écris pendant que la gauche me gratte le nez et repense quand ensemble elles construisaient des châteaux en Espagne et des frissons sur ta peau. La droite plus habile t'inventait des histoires calligraphiées d'un monde gauche pour aimer et faire de lui un ambidextre sans maladresse de côté. Des demain à construire à 4 mains ou à plus, à droite, à gauche et partout si besoin. Arrêter de marcher sur la tête, de prendre ses jambes à son cou, quoiqu'on fasse c'est pieds et poings liés d'un côté ou à l'autre mais ça reste tout droit jusqu'à la mort. Arracher les liens à coups de dents et se tendre la main, même une gauche maladroite tant que ça évite un crochet du droit et puis très fort croiser les doigts pour rajouter de la vie sur le chemin. Surtout avoir les épaules solides, sans un ange ou un démon qui s'y pose pour vous demander de finir à genoux à faire pencher la balance, d'un côté ou de l'autre et vice versa, le vice suivra. Le binaire simpliste, le bien ou le mal tragiques, le blanc ou le noir sans la palette des couleurs, le juge et la peine, lever la main droite et jurer d'enlever de la gauche compassion, humilité et tendresse. Mais j'aurai toujours besoin de mes 2 mains pour te prendre dans mes bras et te bercer doucement de droite à gauche dans l'espoir de t'endormir et d'offrir à ton réveil un monde qui ne t'oblige plus au choix de côté et qu'à travers champs il te permette d'aller tout droit. J'aurai toujours besoin de mes 2 mains et dès aujourd'hui pour poser des boules d'utopies qui ne choisissent ni droite ni gauche et qui montent tout droit chez les étoiles. J'aurai toujours besoin de mes 2 mains pour te parler du monde dans son entier, de la droite pour te l'écrire et de la gauche pour me gratter le nez.

RIRE

Rire. De tout. De toi. De moi. De ce décor si triste et de ses macabres coulisses.

Rire. Des bêtises qui affligent et du manque d'avenir.

Rire. Des horreurs et du laid, des fêlures et des plaies.

Rire. De la mort et du grave, de la violence et de sa bave.

Rire. Envers et contre tout mais surtout avec toi.

Rire. Pour se donner du courage, même si ça ne suffit pas.

CE QUE LA RAISON N'IGNORE PAS

Comme il est bon le cœur d'enfant qui s'émerveille du simple et ne sait rien du monde. Son innocence cajole sa naïveté et se permet l'animal qui rend humain. Il monte aux arbres sans crainte des branches qui cassent et se transforme en super héros 4 fois par jour. Le reste du temps ? Il se baigne dans le chocolat.

Comme il est bon le cœur adolescent qui tombe dans l'amour pour en faire des passions. Sa fougue le rend invincible et met le monde à genoux. Il porte les cris des colères émancipatrices et cherche à être sans peur de se trouver. Il est battant plus que jamais et fabrique des ailes pour mieux voler.

Comme il est bon le cœur de nos 20 ans à se croire sage ce polisson. Il a le rythme prétentieux et la beauté des éternelles jeunesses. Il a le goût de l'expérience sans l'amertume de son poison. Il porte sans cesse l'envie des voyages et bat au son des utopies. Il s'offre enfin la liberté de ses rencontres et devient prodigieux funambule au-dessus des précipices.

Comme il est bon le cœur vieillissant, si le temps le permet et la mémoire raisonnable, quand il oblige à être sans âge dans la mémoire de ses années. Comme il est bon ce cœur pas sage à refuser de vieillir sans se dater. Il injecte dans nos rides et nos artères les souvenirs de ses passions. Comme il y croit ce cœur mourant dans le raisonnable à réclamer des emballements.

JARDIN PUBLIC

Il y a ce banc sous un arbre où vient s'asseoir le vieil homme pour jeter son désarroi aux pigeons. Il émiette le temps qu'il lui reste et digère ses souvenirs inachevés. Il n'y a que l'oiseau sur la branche qui voit sa larme couler.

Il y a ce banc sous un arbre où viennent s'échouer les nouveaux amoureux. Les baisers qu'ils échangent ont un goût d'éternité et leur sang bouillonnant fait rougir les passants. Ils se font des promesses qui ne tiennent qu'aux espoirs et s'attachent par la peau de peur de se quitter. Il n'y a que l'oiseau sur la branche qui sait qu'il est vain d'aimer.

Il y a ce banc sous un arbre où vient dormir l'homme sans maison. Il s'allonge vide et lourd du temps qui l'exclut des espaces, lourd et vide des compassions et de traces. Il remonte sa couverture de froid et tremble de tristesse avant de mourir de chagrin. Il n'y a que l'oiseau sur la branche qui sait la tragédie de ses matins.

Il y a ce banc sous un arbre où elle ne s'assoit jamais. Elle ne pourrait pas voir l'oiseau sur la branche qui connaît les secrets. Elle préfère l'herbe pour s'allonger avec un bout du ciel pour oreiller. Elle s'accorde sur le silence des brises qui soufflent et partage au vent sa solitude. L'oiseau ne peut rien pour ceux qui vivent dans la violence de leurs secrets. Jusqu'à eux-mêmes, ils sont muets. Il l'a choisie alors pour lui confier les siens et se permettre encore de voler.

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Pour celles qui rêvent encore du prince charmant, qu'importe le crapaud pourvu qu'il ait de l'argent. La belle est aux abois dormant sous prozac. Barbe bleu est daltonien, blanche neige est en sachet. Bambi a troqué sa mère contre un fusil, le livre de la jungle est épuisé, plus assez d'arbres pour le décor sur papier. Ali l'a dans le baba et passe toujours pour un voleur. A l'heure du digital Cendrillon a loupé le coche. Y a bien peau d'âne mais elle préfère le vison, y a bien la belle mais qu'est vraiment trop bête. Quasimodo est cabossé...et le petit poucet ? Son pain on lui a volé ! Les 3 petits cochons sont de vrais porcs, ce soir encore, les chiens coucheront dehors. Le petit chaperon boit trop de rouge et Mère grand a les dents longues, elle a bouffé le loup. Pocahontas n'a pas de papier pour ce monde magique. Rémi reste sans famille, le roi lion est mort assassiné. Mary Poppins fait de la télé-réalité avec la bande à picsou, une émission financée par Alice. Toy story est un porno à 1001 pattes. Némoto s'est noyé en traversant la mer, on a retrouvé son corps sur une plage devant plein de mickeys. Aladin s'est fait sauter en plein vol, mille et une nuits depuis il n'y a que des cris. Les aristochats torturent les 101 dalmatiens et Robin des bois est devenu bûcheron ! Merlin l'enchanteur deale ses potions magiques, nos mômes y tombent dedans tout petit. La petite sirène prévient des bombes et l'OTAN c'est monstres et compagnie. Chicken little carbure aux hormones, et Peter ? Pan ! Je crois que ça y est. Voilà mes comptes de faits.

DE LA NUIT

CHUT !

Taisez vos colères et vos avis prétendus,
Vos fiertés de certitude et vos leçons déjà vues.
La nuit a demandé le silence et le noir du repos,
Ils se foutent de vos évidences et de vos couteaux dans le dos.
Demain il fera jour en avance sur trop tard,
Un ciel bleu de vautours sur nos têtes de tocards.
Pour l'instant y a l'étoile en tenue de paillettes
Qui hisse la grand-voile pour tes vœux et le reste.
De ce moment en souhait qui t'invite à l'espoir,
N'oublie pas de douter de tout ce que tu peux croire.
Le monde est plein de bruits de certitudes, de croyances.
Chut ! Il nous reste un bout de nuit pour douter en silence.

PEUT-ÊTRE...

Un jour peut-être en aurons-nous marre de nous mutiler l'espoir à grands coups de résignation. Peut-être qu'un jour l'éducation ne suffira plus, que la survie de l'instinct fera de notre civilisation en cadences une cacophonie enchantée. Tous les bruits débordant, trouvant l'accord sur un son différent. Peut-être qu'un jour nous sortirons de ces corps trop grands qui prennent corps dans la propriété des espaces. Peut-être qu'un jour nous cesserons de faire du bœuf un pitoyable cousin et du mouton un exemple à suivre. Un jour peut-être trouverons-nous le courage d'assumer d'être poussière avant de le redevenir. Peut-être qu'un jour nous nous couperons du monde pour en faire un nouveau. Un jour peut-être nous tomberons dans les folles lucidités et ses évidences à tout cramer. Un jour, peut-être, nous partirons loin des habitudes à penser, défiant l'inconnu et s'en faire un ami. Un jour peut-être nous serons fous, avides de liberté et de maitres à condamner. Un jour peut-être nous aurons la force de ne plus croire en rien et de douter de tout. Un jour peut-être, les territoires de naissance ne seront plus des roulettes russes. Un jour peut-être prendrons-nous conscience du courage qu'il nous manque et de l'ignorance qui nous assomme. Un jour. Peut-être. En attendant. Il fait nuit.

DES LITS DE SALE GUEULE

T'as vu la gueule de l'insomnie quand elle te gratouille le cerveau ? Toute baveuse du plaisir qu'elle prend, fiers des chicots qu'elle guenille d'un sourire. Elle est là la salope, entrain de construire l'échafaudage pour te repeindre jusqu'au sommet du crâne. Tu as beau tourner pitoyable Pantin, c'est elle ton drap et son vice ton matelas. Non mais t'as vu sa gueule ? Elle est là à fanfaronner qu'elle allonge la nuit et pisse sur tes rêves. Elle va dans la cave à souvenirs dans le rayon mauvais choix et te trouve une promo d'amer périmé. Elle chatouille le neurone et lui coupe l'électricité. Et tu es là comme un con dans le noir. Des mots plein la tête et pas de papier pour les soigner. Va savoir ce qu'elle voudrait cette inélégante pour qu'elle te foute la paix ! Un chasse et pêche à la télé ? Un livre sans intérêt ? De la drogue ou de l'alcool à terminer ? Peut-être même bien des rêves éveillés ! On s'en fout parce que dans tous les cas elle a gagné. Elle a pris ton lit et t'as plus d'autre choix que de te vautrer dans l'impatience d'un sommeil qui te dise oui.

RECETTE

- Se réveiller en sueur, tremblant, cherchant dans la réalité une accroche d'apaisement pour fuir les peurs qui profitent des sommeils pour loger dans les corps.

- Se calmer par la conscience des cauchemars et leur manque de concret, s'abstraire des fantômes qui nourrissent les tremblements, se réveiller encore d'avoir eu si peur.

- Apprécier la tranquillité retrouvée et le cœur à sa place, chasser les dernières images fabriquées qui traquent la benne à souvenirs pour s'offrir un peu de vrai.

- Penser aux jolies choses et aux personnes chéries, se dessiner un sourire sous le front, narguer l'inconscience de son inutilité.

- Dans l'endormissement prendre à gauche vers le chemin des rêves et des souhaits.

- Se réveiller encore pour les réaliser.

02h26

Assise sur les heures qui s'étalent en manteau sur les bruits de la ville, j'essaie d'éviter le pic des aiguilles. À tourner en rond et à se courir après, elles gardent ton sommeil incapables d'être fatiguées. Le coucou s'est évadé de l'horloge pour voler jusqu'aux étoiles et demander refuge à la lune. Dépourvue d'ailes et manquant l'évasion, je prends son nid dans la mécanique du temps saluant chaque heure à défaut de l'endormissement. Assise sur les heures à regarder la nuit, je compte les passants des derniers pas que le noir guide sur les trottoirs des rêves anonymes attendant des miens un nom ou mieux, une rime.

04h37

Le silence est désert à cette heure de la nuit et propose l'oasis aux oreilles fatiguées. Je leur donne mes yeux pour qu'elles puissent les fermer et ainsi savourer un bout de monde qui se tait. Tellement de vacarme et d'échos qui se perdent dans l'inutile brouhaha des habitudes qui se prennent pour des idées. Tellement de mouvements et de bras qui brassent l'air, rien que des corps qui font semblant d'avoir l'air. Mais ça va le silence est désert à cette heure de la nuit, enfin vidé des foules immobiles dans leur lit d'un quotidien trop de fois répété. C'est pour éviter l'ennui toute cette cacophonie. Une manière grossière de tuer le temps avant qu'il ne le fasse, agiter les pantins et chacun à sa place, un tas de bruits pour rien à mes oreilles lasses. Mais à force de chercher le sommeil on trouve le matin. La nuit a servi de quête de l'instant serein et à défaut de le trouver, le temps a permis son dessin. Un arbre où poussent les cabanes, un soleil qui tangué sous la brise, un silence pour le rire des oiseaux qui piaillent aux éclats sur nos gravités terrestres. S'inventer des paradis pour éloigner les fantômes qui dorment sous nos paupières et transformer les insomnies en petites fabriques à rêves. Attendre l'éloignement du noir pour les souhaits de bonne nuit. Dans le croisement des astres où se faufile la lumière, trouver l'endormissement, la trêve.

TRAIN DE NUIT

Sur le quai à attendre les rêves en retard, j'ai la pensée qui patiente pour ceux qui en font autant, debout entre 2 voies, ne pouvant se résigner au moins pire, le ventre réclamant le meilleur et le cœur l'idéal. Ceux qu'ont des wagons de courage et une locomotive dans la tête qui les envoie au charbon. Qui ne consentent rien à l'avenir sacrifié, qui offrent leurs épaules à la misère du monde, qui font de la vie une urgence à combler. Ceux que le vide envahit avant de partir remplir d'autres tripes laissant sur leur peau des frissons d'impuissance. Ceux qui s'inclinent sous le poids de l'infime injustice sans jamais rompre sous celui de la plus grande, fiers et droits, soutenus par l'impossible acceptation des fatalités, qui se bouleversent d'un rien et se relèvent pour tout. Ceux dont l'humilité a fait son choix et qui ont des mains pour les tendre. Ces corps pelés par les misères et les rages à vivre. Ces regards dans lesquels la lucidité fait son lit, ces êtres rares et merci, j'en ai certains pour amis. Sur le quai à attendre les rêves en retard, les utopies sont en avance et me tiennent compagnie. Je leur parle d'eux et lui promets que nous sommes nombreux à les avoir pour aveux, nombreux à dessiner dans les insomnies et les manques de souffle des manières de vivre et les façons de les assumer. Nombreux à cracher l'amertume à la gueule des sociétés castratrices des libertés à être pour t'enfermer dans l'avoir. Nombreux mais pas assez. Pas encore. Ou seul. Chacun. Dans le secret de nos endormissements et le compte des jours inutiles pour une vie qui s'accorde à la normale pensée mais pas à la nôtre. Sur le quai à attendre les rêves en retard, je regarde ma montre, la peur à l'espoir, qu'ils arrivent trop tard.

TRIBUNAL

Je ne suis pas sûre que la nuit suffise à réparer le jour. Il a beau descendre de la lune il a du mal à se défaire de son tapis de noir. Par habitude il le déposera au seuil de l'aube et la violence viendra s'y essayer les grolles. Sous lui seront glissées les poussières de l'avenir et l'évidence de nos lâchetés. Je ne suis pas sûre que le jour sorte enfin de la nuit. Le jugement a l'insomnie et la bêtise ne dort pas plus. Le tribunal du temps qui passe a mis notre mémoire sur le banc des accusés. Les morts en avance sont convoqués comme jurés et devront trancher demain ou le libérer. Non vraiment je ne suis pas sûre que la nuit suffise à réparer le jour, tout cassé qu'il est de l'oubli des rêves faits.

CHAGRIN

J'ai fait sécher Demain, il était tout mouillé, tout en pleurs qu'il était. Il subit trop de pression. On accroche à son aurore nos besoins de changement et nos manques d'aujourd'hui. Il en a marre d'avoir le mauvais rôle et d'être effacé par la nuit. Dans l'obscurité il s'égaré et nos courages avec. Lourd des espoirs et des choses à faire, il attend la fin de la dernière étoile pour écraser le jour qui lui fait défaut. Amer, il se console du goût qu'il laisse à n'être jamais pris, vaine protection contre les attaques qu'il subit. Mais Demain est un hier qui laisse à nos aujourd'hui la tragique responsabilité du temps, l'illusion de l'avoir, l'évidence de le perdre. Il était demain, il sera hier, de jeune premier plein d'espoir en vieillard solitaire, c'est sous la lune que l'agonie jette son dernier orgueil à la gueule de nos souvenirs. Aujourd'hui est mort. Demain est en deuil. Et personne ne peut rien pour lui.

A LA CHAÎNE

Je fabriquerai un demain pour mes aujourd'hui. Un vrai, un qui tient et pas un autre qui suit. Je lui inventerai des folies, lui éviterai les heures. Il sera construit de rendez-vous improvisés, de verres partagés, de sourires si grands qu'il y aura tout le bonheur dedans. Je lui offrirai comme présent l'avenir et l'inviterai à manger des bouffées d'espoir. Je ne lui remettrai rien et lui cacherai le bruit de mes secondes. J'imaginerai un demain pour mes aujourd'hui. Je lui dessinerai un costume en plumes d'utopie et un chapeau pour la magie des colombes. Je le protégerai du vide, des amertumes, de l'acide et lui donnerai la paix, l'amour et l'arbre qui pousse. Je lui épargnerai les frontières au corps et à l'esprit. Je le ferai libre, insolent, et vagabond. Je l'aimerai sans faire exprès parce qu'il offre le léger et pas du plomb. Oui. J'en fabriquerai un. En attendant, aujourd'hui, me reste l'idée d'être comme lui.

DU JE AU JEU

J'oscille entre 2 eaux, entre le plafond et le plancher, entre l'utopie et la fatalité. J'avance à l'aveugle, touchant la vie pour mieux la lire, me ramassant sur les obstacles en braille, dans la marge. Je suis blasée et repue, naïve et affamée. Aujourd'hui je suis le contraire de mon tout, même si mon tout me dit le contraire. J'ai le constat lourd, ça fait mes demain légers. Je suis prête à crever, je n'ai jamais autant voulu vivre. J'ai touché le fond, juste pour mieux évaluer la hauteur du ciel. Je ne suis pas heureuse, je ne suis pas malheureuse. Ces états d'âme sont des conneries de psychanalyse qui font pourrir les nombrils un peu plus vite. La vie ce n'est que des instants, il y a les bons, et les autres. Je ne cours après rien, je marche vers le tout. Je ne cherche rien, je trouve tout. Je hurle en silence pour les sourds et les muets. Je mets un doigt d'honneur à défaut du point. Je suis le jeu, je suis l'émoi, je suis le je, je suis les moi.

PENDULE

Les heures me disent qu'elles sont pressées, qu'elles ont des tombes à creuser. Elles ne rencontrent que de vulgaires coucous pour signifier du temps qui passe, des mécaniques agaçantes et un cri d'oiseau pour rappeler le temps perdu. Elles sont parfois en retard quand la vie ne compte aucun regret, que l'aiguille a perdu le nord et que la larme satisfait les impatiences. Les heures me disent qu'il faut être fou avant d'être sage, qu'il est sage d'être fou, que le cadran ne marque que les manques d'audace. Avec pour écho le métronome de leurs pensées je sais qu'elles aimeraient pouvoir se remonter pour permettre aux courages de trouver le temps de s'émanciper et que naisse enfin la conscience de l'instant parfait. Entre le tic. Et le tac.

*A LA
LUCIDITÉ*

SANTÉ !

À la glaire et la haine que l'on crache en sueur par nos peaux,
À l'amer et aux chaînes que l'on s'attelle aux boyaux,
À l'enfer et aux peines qui nous courbent le dos,
Je trinque sévère à mes mots,
Troque ces vers contre mes maux
Et lève mon verre et mes j'aime
A l'impossible et au beau.

ABANDON

En chemin j'ai lâché la main de l'enfant. Je l'ai laissé sur le bord de la route avec son innocence comme goûter. J'ai préféré le laisser là plutôt que de le mener dans son avenir où il n'y a plus que le choix de vivre moins. J'ai préféré pour lui ses monstres inventés que de leur donner vie dans le temps qui passe. J'ai lâché sa main sur le bord du chemin. Je lui ai montré les champs et les nuages à compter, je lui ai montré les branches et les cabanes à fabriquer. Plus loin sur la route je l'ai imaginé perché, flottant dans les feuilles, les joues cramées par le soleil et les rêves plein de vie. Il me fait un sourire en forme de clin d'œil et rit aux éclats qu'ont la forme de ses possibles. En chemin je lui ai lâché la main et lui m'a pincé le cœur. Maintenant j'y ai un bleu qui ne guérit pas. C'est là que se cogne la lucidité et où le vide prend son repas.

ARRIÈRE BOUTIQUE

Bienvenue dans la petite fabrique à monstres dans laquelle vous vous amusez à rendre à l'horreur lâche sa légitimité. Daeshien, dépressif ou fou, faites vos jeux les morts sont faits. Au grand jeu de l'analyse nous perdons tous le silence nécessaire à la paix des âmes. Dans le brouhaha des commentaires s'envole l'aigreur des désastres humains. Les revendications d'opportunistes barbus n'ont pas plus d'élégance que celles de pitoyables énarques. Je me fous des raisons quand je sais les sociétés créatrices de cancer fanatique et de folie meurtrière. Je m'en tape des radicalisations express, des divorces funèbres ou des dépressifs mégalomanes quand je sais l'assassin armé par les gouvernements. Laissons le silence retomber et les cadavres se décomposer dans nos aveux d'impuissance à laisser jouer notre monde au fond de l'arrière-boutique d'une petite fabrique à monstres.

MURS MURS

De façade. A choisir les couleurs ou à ravalier. Juste la façade, sans jamais entrer. S'arrêter aux murs de nos quotidiens et les prendre pour des horizons, des infinis. On regarde les infos, de façades, sans jamais oser ouvrir les portes des compréhensions, sans regarder dans la maison du monde, au pied du mur, constamment. Ceux que l'on construit et que l'on assure pour ne pas voir les paysans brésiliens, mexicains, colombiens et les autres vendre au prix de leur mort le café dégusté dans nos occidentales sociétés avant d'aller travailler pour un salaire presque décent. Ceux que l'on érige pour peindre dessus des fausses raisons aux fabuleuses horreurs humaines. Terrorisme et religion en grosses lettres taguées à la bombe. Plus pratique et plus facile pour les jt et nos plateaux télé. Derrière le mur ? Une terre grande comme un marché d'armement, des conquêtes de territoires, des privatisations de ressources naturelles par des multinationales qui assèchent Gaïa pour faire fonctionner nos téléphones et nos voitures laissant des milliards d'humains crever doucement sous nos besoins d'enfants gâtés. Des façades encore et toujours, démocratiques et républicaines, pour ne pas voir assis dans le salon les organismes mondiaux financiers qui se font des colliers avec les couilles de nos dirigeants. Se boucher le cerveau et ce qui fait de nous des êtres conscients pour dupliquer nos journées dans la soumission de nos pratiques impuissances, nos nécessaires façades, nos murs qui nous libèrent de nos responsabilités et qui enferment loin de nous les conséquences de nos aveuglements. De façade nos envies aussi. Vivre pour une mort capitalisée et des actions dans le portefeuille, des murs pour de vrai et des clés pour tout fermer. De façade, nos vies.

ESPÈCE DE...

Ils n'ont de programme que celui de leur réussite, personnelle, suffisante, et n'ont de cesse de jacasser pour l'illusion de l'idée. Ils s'adjugent la cape et l'épée du justicier, s'offrent les faveurs de la loi et donnent le bâton aux ânes sans carotte. Ils ont le mensonge dans le souffle et la perversité sous la cravate. Ils draguent les haines et raclent les charniers à la recherche d'espoir à flinguer. Ils se font rois quand ils ne sont que valets s'agenouillant yeux baissés sur les chaussures des banquiers. Ils clament leur innocence et leur vie de droiture mais leurs habits trop chers et les chaussures cirées par d'autres portent les aveux de leurs déviances. Ils ne sont qu'en sursis d'une justice qu'ils n'appliquent qu'aux accusés d'être pauvres gens. Ils sont prisonniers conditionnels le cul sauvé par les cartes d'électeur. Fourbes et prétentieux, bêtement fiers de leurs joutes verbales de chevaliers à mulet, ils ne peuvent rien pour demain car ils tuent l'aujourd'hui. Homo sapiens politique, tout juste capable de chercher les poux que tu lui trouves.

CONTRE VENT ET SE MARRER

Se gausser des pantins présidentiables qui prônent des prisons qu'ils se refusent et font de la justice une balance qui dénonce le faible, le pauvre, l'étranger, le toi, le moi, mais pas eux. Savourer notre vicieuse fierté née de ce féroce pouvoir à changer le monde et de la conscience que les bombes cesseront de creuser des charniers si nous avons seulement la volonté de tuer les banquiers. Vivre rien, vivre loin, loin des règles qu'ils fabriquent dans les ventres de leur ignoble mégalomanie à s'inventer maître du monde et des dieux de pacotille que l'on prie sans même poser les fusils. Vivre volatile, inconnus et absents à l'appel, refusant la caution des bouts de terre qu'ils s'approprient, choisissant plutôt le fil et être funambule acceptant la chute pour au moins un frisson. Vivre libre sans avoir, sans mort à crédit, sans les chaînes aux chevilles qui font marrer nos prétendues libertés, avec toi pour demain et eux comme hier. Vivre à contre courant, contre vent et se marrer.

CITOYEN

Ça lui fait mal le bonheur. Il ne sait pas trop où mais ce n'est pas agréable comme sensation. L'école lui a bien appris qu'après elle c'est violent alors depuis il joue avec la vie sans remettre une pièce dans la machine. Ne rien ressentir c'est gratuit, la dignité et l'envie c'est plus dans ses moyens. Il regarde le monde du haut de l'indifférence pensant que si des bombes explosent c'est qu'on les a fabriquées et qu'il faut bien s'en servir. Les marchands d'armes ne connaîtront jamais les cadavres de leurs victimes, c'est plus facile de vendre la mort des autres que la vie des siens. Il regarde aussi s'échouer ces gens qui auraient mieux fait de baisser les bras, de laisser terminer la faim trouer leur ventre. Il ne comprend pas cette énergie déployée à sauver sa vie surtout pour ce côté du monde où les vitrines n'exposent que des chaînes aux chevilles et de la vanité au cœur. Il se dit qu'il vaut mieux encore finir sans espoir que de pactiser avec la mort pour la longue agonie de la vie. Tout ça c'est normal pour lui, les sourires ne viennent plus, l'indignation il n'a jamais connu et l'injustice est un concept philosophique de gens riches qui prennent pour religion l'humiliation des "pas comme eux". C'est normal que ce soit le bordel le monde quand une partie bouffe à même les tripes de l'autre. Ça le ferait presque rire s'il se permettait d'être vivant. Mais il n'y a plus que ce truc qui le tient debout, comme une béquille de liberté à ne plus croire. Parfois ça lui donne presque envie d'hurler si seulement c'était autre chose qu'inutile et des envies de toutes façons il n'en a que presque. Puis ça ne sert à rien. L'envie, le bruit comme les cris s'étouffent contre les portes fermées à clé qui protègent les blafardes lumières des salons où les murs se font l'écho d'une voix d'audimat qui t'assigne à la peur. Alors il continue en silence, les mains au fond des poches, les épaules résignées, nous laissant à nos douleurs de pacotilles qui s'étalent en tartines aux petits déjeuners et à nos indignations d'enfants gâtés. Du monde il n'en est plus pour faire du rien le sien qu'il construit avec le panache du désespoir, le déshonneur des fatalités et un isolement pour voter.

L'ÉPOUVANTAIL

Je navigue sur les trottoirs, le regard vide et la tête pleine. Mon odeur a pris la place de l'ombre et traverse les passants en laissant le frisson de mon être répugnant. L'alcool est la preuve de ma résignation et fait de mon corps la pire de mes fatalités. Charclo. Épouvantail sociétal, je connais mon utilité. Elle s'étale dans l'effort que fournit le regard du sédentaire bien éduqué pensant que l'indifférence est plus délicate que son dégoût. Mais je préfère le dernier et le prend pour vêtements même si dans l'indifférence, elle n'a même plus d'utilité ma déchéance. Alors je continue de tituber au milieu de leur droiture. Ils m'écrasent de leur empressement quand le temps pour moi ne s'inscrit plus qu'en couche de crasse sur ma peau. Charclo. Même plus la compassion d'un sans abri. La dernière étape avant ma mort anonyme sous un préau. Pourvu que ce soit l'hiver. L'été, même ma mort dégoulinante ne fera pas une ligne sur le papier. Mais l'hiver mon anonymat passera peut-être à la télé et le mec du JT dira que ce n'est pas bien de laisser dormir des gens dans le frigo. Parce que c'est là que je suis, c'est ce que je suis, le froid, le noir, l'humanité refroidie. Celle dont je ne fais plus parti. Celle qui rêve encore d'idéaux avec des fleurs dans les cheveux et des compassions à revendre. Je n'ai pas les moyens de m'en payer une. Charclo. Tout ce que je mérite c'est mon vomi. Je ne sais plus qui de la bouteille ou de la main a commencé la première. La nécessité de le faire reste le seul souvenir d'une vie en descente, vers les bas fonds infinis des ténèbres où chaque fond de bouteille t'indique où creuser plus profond. Je suis assez soul aujourd'hui pour manquer de courage à fuir la lucidité. Épouvantail sociétal, l'urinoir à képi, la voie sans issue, la décharge urbaine, le niveau de la mer à partir duquel ils se mesurent. Le zéro. Le vide. Le rien. Titubant sur les trottoirs, salissant un pas de porte, échappant aux compassions utiles de l'impuissance. J'étais pourtant là. Charclo. La misère se prosternant à vos pieds. Mais rien. C'est bien pour ça que j'ai picolé. Elle ne vaut pas bien cher cette humanité qui transforme des solitudes en cas désespérés. Ce n'est pourtant pas normal qu'un mec comme moi puisse exister. Je suis trop moche et trop puant pour être aidé. Je suis pourtant la parfaite image de leur société. Aussi violente, aussi désespérée.

J'EN DOUTE

- Crois-tu qu'ils sont nombreux encore à traverser des mers parce qu'on n'est pas foutu de faire autre chose que de saccager des terres ? Crois-tu qu'un demain s'habillera d'espoir même si hier désespère de se répéter ? Crois-tu que la lutte est saine quand le poing qui se lève s'est revêtu d'un gant ? Crois-tu qu'il y a un Dieu qui se pardonne ou même un qui aime plus les siens que lui-même ? Crois-tu que la Lune est là pour nous éviter le noir tellement le soleil se pare de nos ombres ? Crois-tu que ça vaut le coup tellement nous en prenons ? Crois-tu qu'il comprendra, le monde, notre abandon ? Crois-tu ?

- En rien. Seulement au doute. Pour l'essai, la curiosité, la tentative, la naïve folie, la remise et sa cause, le choix et ses multiples, pour n'importe quel toi dans mes bras. Non ? Tu ne crois pas ?

D'ENTRAILLES À ENTRAILLES

Partout je devrais avoir le droit de t'enlever puisque je ne te veux pas. Partout même où c'est interdit je devrais avoir le droit de t'avorter. Partout ils disent que j'ai ce droit si ça met ma vie en danger. Et même si tu ne le veux pas, que tu n'y es pour rien, je sais pourtant que tu es mon futur assassin. Je ne peux être mère du moins pas la tienne. Si je ne pouvais t'enlever tu mourais avec moi d'un manque d'amour de cet acte forcé. Je te rendrais coupable de ce que la loi m'oblige et te ferais payer de me déposséder de mes choix. Je ne sais m'occuper de moi, j'ai ma vie en brouhaha et ce vacarme me rendrait impossible d'entendre le bruit de tes larmes. C'est dur dehors si tu savais. Des fois la faim me mange, le froid me brûle. Des fois le monde n'a plus de place et mon courage affiche complet. Des fois tu n'es qu'un accident, un acte manqué. Des fois je n'ai rien à te donner. Je ne peux énumérer toutes les raisons de mes dangers tant la vie que je ne peux te donner regorge d'erreurs et d'insatisfaits. Nous, on ne s'est pas choisis. Et même si on me dit que tu vis déjà je ne le crois pas car je suis morte de te savoir là. Morte de peur, de responsabilité, de honte et de regret. Mère je ne le serai jamais, ou plus tard, si jamais en moi un jour le désir naît. Mais si je te garde aujourd'hui je ne serais qu'une mère sèche et accablée de cette vie que tu n'as pas choisie et que tu m'imposes pourtant. Je crèverais peu à peu sous tes besoins non comblés et le poids de mes défaillances. Mais ceux qui s'adjugent mon utérus comme pour un four à prix cassé ne m'écoutent pas alors je te le dis à toi. Si je ne peux t'enlever tu leur diras que je ne te voulais pas et que je suis morte de ça. Peut-être pas sur le papier mais c'est sûr que c'est pour de vrai. Ils n'ont pas voulu que je sois femme en entier mais juste une maman à moitié, une maman cassée, une maman obligée, une maman pour la chrétienté. Mais moi je sais et je ne m'en veux pas. Tu n'es pas mon enfant puisque je ne te souhaite pas. Te mettre en vie serait te donner la mienne. Ce n'est pas de l'égoïsme que de donner un sens à la sienne. Ce n'est pas un meurtre que de vouloir garder sa vie en choix et en envie. Ce n'est pas un crime que de vouloir vivre sans toi. Et dis-leur aussi à ceux qui se disent "pro vie" que de se battre pour elle ne signifie pas de sacrifier sur la croix ceux qui ne la reconnaissent pas. On en a tous une à porter, la mienne aujourd'hui c'est toi. Si on m'oblige à ce que je ne veux pas, tu ne seras jamais l'enfant d'une mère. Dis-leur que si tu nais, moi je meurs, dis-leur qu'une femme qui veut avorter, si elle ne le peut pas, alors dans tous les cas, sa vie est en danger. Dis-leur s'il te plaît, moi ils ne m'écoutent pas, et j'ai des aiguilles à tricoter qui m'attendent là bas.

ANGÉLIQUE SUICIDE

Le venin encombre leurs ailes et parsème des poisons. Leur naïveté est devenue offense et coulent sur la bêtise du monde des larmes salées qui se jouent de leurs plaies. Les démons gangrèment leur innocence et deviennent envieux de leur nudité. Les anges pleurent et tentent le nœud à l'auréole, préférant la pendaison à l'éternité.

LIBRE

Je suis libre. Libre de choisir la banque qui me volera et les crédits qui me feront croire que les choses sont à moi. Libre de voter pour celui qui me baisera et contre celui dont je ne veux pas, libre de me marier jusqu'à la mort et crever à petit feu devant les envies non chrétiennes. Je suis libre de choisir ma lobotomie télévisuelle, la compagnie pétrolière pour faire avancer ma voiture, mes fringues cousues sur les lèvres d'enfants exploités. Libre d'enfanter la matière première de la nationale éducation et de l'unique pensée et d'en faire un Homme libre. Je suis libre de choisir l'informateur qui me désinforme, l'opérateur de téléphone qui me ruine, la nourriture qui m'intoxique, les assurances de ma précarité. Je suis libre de choisir mon cancer et les pilules pour dormir, chier, baiser. Je suis libre de n'avoir que les mots de la lutte pour finir dans les faits comme un veau ruminant, endetté, consommateur vacancier en embouteillages de congés payés. Je suis libre d'exiger un monde à refaire et de garder celui-ci intact pour m'y mettre à genoux. Je répète, j'insiste, je suis libre. Pour le reste ? Faut que je demande à mon banquier.

LE CREVARD ET LE FMI

Le crevard, ayant trimé toute l'année
Se trouva fort dépourvu
Quand la crise fut venue
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Il alla crier famine
Chez le FMI sa voisine
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la fin de sa gamelle.
"Je vous paierai, c'est usuel,
Avant les coups, foi d'animal,
Intérêt et mon trou de balle. "
Le FMI est belliqueuse :
C'est vrai qu'elle en prend toujours trop.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-il à cette gueuse.
- Nuit et jour à tout venant
Je trimais, ne vous déplaie.
- Vous trimiez ? J'en suis fort aise.
Eh bien! Crevez maintenant.

Les fables du fond de la haine

PALETTE

Vous ne voyez dans mes mots que le noir et l'amertume dont ils s'habillent. Vous ne lisez dans mes avis que leur manque d'espoir et leurs excès d'accusation. Vous faites de leur tout mon parfait contraire et c'est tant mieux, j'aime que mes secondes satisfaites se cachent derrière eux. Vous croyez savoir mon aigreur et mes fatalités, vous imaginez mes défaites et ma négativité. Mais je n'ai pas de mots pour les couleurs qui ravivent mes instants. Cette palette que permet la conscience du fragile, du délicat qui se dessinent en sourire sur les visages aimés. J'ai la larme facile qui glisse lentement sur l'émotion de parfaits étrangers, j'ai le corps bouleversé pour un éclat de rire ou une fleur arrachée. Je ne suis qu'un moment et c'est déjà bien assez. Tout me suffit et me plaît tant qu'il sait faire silence et humilité. Une goutte d'eau qui dessèche, un nuage pour l'imagination, une lune qui se lève, un temps qui se prend, une tendresse qui s'échange, une attention qui se porte, un aveu d'éphémère. J'ai le bonheur multiple et écrire tout noir le fait revenir souvent. Je suis le contraire de mon tout et dans le monochrome de mes mots il faut y voir l'arc-en-ciel de mes espoirs. J'ai troqué dieu contre l'humanisme et se passer des prières c'est avoir la foi. Voilà pourquoi la bêtise m'assassine, la violence me violente, les certitudes m'effraient, les mises à genoux m'insupportent, les juges me condamnent, le monde me brise et la terre me répare. Voilà pourquoi j'écris noir. Pour toutes ces couleurs que l'on a dans le rien, dans l'instant, dans nos amours nos passions, dans nos envies nos illusions, dans nos faiblesses d'êtres humains et la force de notre humanité, parce que ton sourire vaut le mien et que le dernier souffle doit être notre seule fatalité, je me condamnerai au noir de mes mots et à l'idéale utopie de mes idées.